

Isabelle Esposito
28 rue de la Paix
94300 Vincennes
Tel : 06 81 67 04 74
Mail : esposito.isabelle@orange.fr

Je demande ma mutation

D'Isabelle Esposito

« chuuuut, tais-toi ». Quoi !? C'était à elle qu'on parlait ? En plus, on la regardait de haut. Elle n'aimait pas qu'on la regarde de haut. Elle ouvrit ses mâchoires, émit un grognement, fit claquer ses dents « il est dangereux ? ». Une main s'avança, caressa ses cheveux. De quel droit lui caressait-on les cheveux ? On allait lui défaire son brushing. "vous voyez il n'est pas méchant ». Quelque chose au bout de son corps frétille. Une pression s'exerça sur son cou. On tirait sur son collier. Quoi, on voulait lui casser son collier de perle ! Elle n'avait pas envie de marcher. Elle n'avait jamais aimé marcher. Elle ne marcherait pas. Elle n'avait pas besoin qu'on la tire. Elle savait avancer. Elle s'était toujours avancée seule dans la vie. Elle était une femme indépendante. Certes, elle avait eu cette période de dépression. Elle avait touché le fond. Mais maintenant quelque chose redémarrait. Aujourd'hui, était son premier jour de travail. Ils vont finir par casser mon collier s'ils continuent à tirer dessus ! Elle freina des quatre fers « tu es insupportable ». D'un coup elle se retrouva transportée contre deux chauds et du mou « arrête de baver sur mon bras ». Elle lança un regard, constata que sa bouche était ouverte, que sa langue pendait. Effectivement, elle bavait. Elle essaya de fermer sa bouche, un couinement en sortit « on arrive mon chéri ». Une clef fourragea dans une serrure, une porte s'ouvrit, de l'eau dégouлина dans une gamelle. Elle se précipita « oh tu as soif ». Elle but tant qu'elle put. Elle but à s'en faire éclater le ventre. Jamais elle n'avait eu aussi soif. Elle se traîna jusqu'à un matelas à même le sol, ne prit même pas la peine d'enlever ses talons, elle s'écroula. Il fallait qu'elle se repose avant d'aller à ce premier jour de travail. Elle somnola. Puis, elle se leva, trottina sur une matière froide, s'étonna du bruit que faisaient ses talons sur le sol « ah te voilà, viens ici, approche ». Sans trop savoir comment elle se retrouva contre les deux mous et le chaud. On caressa ses cheveux, on défit son brushing. Elle ne broncha pas. La main caressa ses flancs « oh tu aimes ça toi ! ». Elle se mit sur le dos, écarta les cuisses. La chose dans le bas de son ventre gonfla « allez ouste, j'ai du travail ! ». Elle se retrouva d'un coup sur la matière froide, trottina sur du moelleux, du froid glissant, du marron en lattes. Elle appliqua son nez sur tout ce qui passait à sa portée. Elle l'appliqua contre du blanc froid, contre du blanc vaporeux, contre du pelucheux, contre du « oh tu es vraiment insupportable ! ». On la repoussa du pied. Elle entendit un bruit, dressa une oreille, courut vers le bruit. Une gamelle pleine de petits pâtés l'attendait. Elle ne se servit pas de ses mains, elle croqua à pleine dent. Des goûts exquis envahirent sa bouche. Quand la gamelle fut vide, elle regarda en l'air, donna à son regard une certaine intensité « bon d'accord ». Jamais elle n'avait eu aussi faim. Était-ce le fait d'aller à son premier jour de travail qui lui creusait ainsi l'appétit ? La chose à l'autre bout de son corps, frétille. Il fallait absolument qu'elle sorte. Elle avait un besoin urgent. Elle le fit savoir « oui oui j'arrive ». Il fallait qu'elle fasse en pleine nature. Sans doute un souvenir d'enfance, quand elle allait se balader avec ses parents en forêt. Elle courut, ne prit ni le temps de relever sa jupe, ni celui de regarder si quelqu'un l'observait, non, les choses se passèrent plus naturellement, elle leva la patte, pissa. Quelque chose derrière elle gratta vigoureusement, des brins d'herbe atterrirent sur sa tête. Que se passait-il ? Était-elle déjà en train de travailler ? Elle n'en aurait pas donné sa main à couper. Soudain son nez fut en alerte. Une odeur enivrante entra dans ses narines. Elle s'affola, courut en tous sens « qu'est-ce que tu fais ? » au loin, une touffe frétille. Elle fonça dessus, se mit sur ses deux pattes arrière. La chose dans le bas de son ventre se gonfla, ses hanches commencèrent à actionner « ne craignez rien, on lui a tout coupé ». Cette odeur l'enivrait, elle ne voulait plus s'arrêter « allez viens ». Elle sentit qu'on la tirait. Elle avança sans marcher. Elle fut traînée « tu n'es pas sortable ». Elle voulait continuer à faire ce geste de va-et-vient qui lui était venu tout seul et qui lui avait donné tant de plaisir. Pourquoi l'empêchait-on de faire ce geste ? « je ne te lâcherai pas, autrement tu vas recommencer ». Elle ferma les yeux, se dit que puisque c'était comme ça, elle ne participerait à plus rien. Elle pensa vaguement à son collier de perle. Puis elle n'y pensa plus, se laissa bercer contre les deux mous chauds. Elle faisait la tête. Elle espérait que cela se verrait. On la déposa par terre. Elle trottina à côté

de quatre roulettes qui filaient à vive allure. Des tranches de jambon, de saucisson, du lard défilèrent devant ses yeux. Elle ne sentait rien, son odorat était anesthésié. Elle ouvrit la bouche, bailla « on rentre, ne t'inquiète pas ». Dehors, des milliers d'odeurs l'assaillirent. Elle ne savait plus où donner de la tête. Pourtant une odeur se détacha des autres. Une odeur qu'elle aurait reconnue entre mille. Elle fonça dessus, s'activa avec encore plus d'entrain « ah mais c'est pas possible ». Une main s'approcha. Elle ouvrit sa mâchoire, la referma « aaaaahhhh ». Elle agita sa tête, ses pattes arrière commencèrent à reculer. C'était un gros morceau, il fallait qu'elle l'emporte. C'était elle ou lui « ahhh ahhhh ». Il fallait qu'elle emmène ce morceau dans sa tanière. Elle entendit un faible « au secours ». Un goût se répandit dans sa bouche qui l'excita encore plus « RRRRRrrrrr », ses forces décuplèrent. Elle serra. Jamais elle ne lâcherait le morceau. D'un coup elle fut projetée. Elle glissa sur une matière lisse, tourbillonna sur elle-même comme si elle avait des patins à glace aux pieds. Elle se stabilisa, toussa, eut envie de vomir tant il y avait de la fumée. Une main s'approcha, l'empoigna. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir défaire mon brushing ! Puis sans transition on la plongea dans le noir. Elle écarquilla les yeux, tendit l'oreille, écouta. Il y avait de nombreuses personnes, des hommes principalement. Leurs voix étaient graves et feutrées. Quelque part derrière leurs voix, elle perçut le son diffus d'un téléviseur. La lumière jaillit. Elle se retrouva en plein lumière sur la matière glacée où elle était tombée en patinant. Une main s'approcha, l'empoigna. Il fallait qu'elle réfléchisse. Comment pouvait-on l'empoigner alors qu'elle n'avait pas de poignée. A moins que j'ai tendu la main ? Elle ne voyait pas d'autre solution. Elle avait dû tendre la main. Elle s'étonna de son geste. Elle n'avait pas été éduquée pour prendre la main du premier venu. Le plus étrange c'est qu'elle avait l'impression de tenir toute entière dans cette main. Ses réflexions furent stoppées nettes car on l'a replongea dans le noir. Était ce bon pour ses yeux de passer ainsi de la lumière vive au noir le plus complet ? Cela n'allait-il pas jouer sur son psychique ? Il fallait réagir. Elle ne voyait rien mais elle pouvait bouger. Elle bougea légèrement, frotta son dos. Le frottement produisit un son métallique. J'aurais une cote de maille sur mon tailleur ? Elle rit, se dit qu'elle avait beaucoup d'imagination. Une main s'approcha et elle se retrouva dans un intérieur noir qui sentait le cuir. Elle se demanda si elle avait été engagée ou si elle était à l'essai. Elle en conclut qu'elle était à l'essai, qu'on lui faisait passer des tests. A mon âge, avec mon expérience, me faire encore passer des tests ! Elle se calma, se raisonna, se dit qu'elle avait besoin de ce job, qu'elle n'avait pas vraiment le choix. Elle décida de foncer, de ne plus se poser de question. La première chose à faire était d'analyser son environnement. Elle força sur ses yeux. Ce qu'elle découvrit la stupéfia. Elles étaient petites, rondes avec un chiffre gravé au milieu du visage. Avait-elle, elle aussi, un chiffre gravé au milieu du visage ? Certes, elle avait plusieurs tatouages sur le corps. Mais c'est elle qui avait choisi le motif. Elle avait un petit dragon en bas des reins et un papillon à l'épaule mais jamais elle n'avait demandé qu'on lui tatoue le visage. Une main s'approcha, prit celle qui était à côté. Maintenant même dans le noir, elle voyait comme en plein jour. Elles étaient nombreuses à être entassées là. Elle se dit qu'elle avait affaire à un collectionneur, à un sadique, à un maniaque qui les plongeait dans le noir et les sortait pour faire ses petits trucs vicieux. Elle avait vu ce genre de film au cinéma. C'était donc à elle, maintenant, que ça arrivait. Il fallait être à la hauteur de l'évènement. Il fallait qu'elle se lie avec ses collègues, qu'elles trouvent le moyen de s'échapper. Il leur avait gravé à toutes un dix sur le visage pour qu'elles ne puissent pas s'échapper. Elles étaient enfermées dans une cave, dans un sous-sol. Il fallait échafauder un plan, s'enfuir. D'autant que maintenant, elle en avait la certitude, dans la pièce d'à côté, il y en avait d'autres. Elle se mit à trembler. Elle ne voulait pas qu'une main la prenne. Elle ouvrit la bouche, essaya de parler à ses collègues, aucun son ne sortit. Ses collègues ne bougeaient pas, ne respiraient pas. Elles paraissaient fossilisées. On voulait la tester pour voir si elle était capable d'être une chef. On misait sur elle. C'est ce qu'elle en déduisit car elle était tout en haut. Elle dominait. Elle

pouvait admirer les toits gris, les clochers des églises, et tout en bas, les gens minuscules sur la place. Dès qu'ils la regardaient, les gens, relevaient leurs manches, ajustaient quelque chose à leurs poignets, repartaient en courant. Personne ne lui demandait rien, mais tous la regardaient. Elle ne s'étonna pas de sa promotion. Elle ne douta pas que s'en était une. Puis, elle se demanda où étaient ses bras et ses jambes. Elle eut, un bref instant, l'impression qu'ils tournaient autour d'elle. Pourtant elle n'avait jamais été souple. Il ne fallait s'étonner de rien. C'était ça la modernité. Tout pouvait arriver. Il fallait s'adapter sans se poser de questions. C'est ce qu'elle faisait. Ce qui était formidable dans ce nouveau poste, c'est qu'elle n'avait pas besoin de parler. Les gens la regardaient et ils savaient. Elle ne savait pas ce qu'ils savaient, ce qu'ils allaient faire après avoir abaissé leurs manches, mais eux devaient le savoir car ils étaient pressés dès qu'il la voyait. Parfois, des groupes compacts s'arrêtaient longuement, et il n'était pas rare qu'une des personnes du groupe pointe un doigt vers elle. Elle s'aperçut que ces groupes parlaient des langues qu'elle ne comprenait pas. Elle en conclut qu'elle travaillait dans une boîte internationale, qu'elle avait un poste à très haute responsabilité. Elle se gonfla d'orgueil. Il plut. Ses bras et ses jambes s'arrêtèrent. Plus personne ne releva sa manche en la regardant. Plus personne ne la consulta. Les passants filaient sans la voir. Elle eut l'impression de baisser dans la hiérarchie, d'être rétrogradée. Cette situation intenable ne dura pas longtemps. On vint. On l'ouvrit par derrière. On la devisa. Elle resta concentrée. Elle ne vit plus la place, ni les toits, ni les sommets des églises, ni les gens tout en bas. Puis, elle vit les toits, les clochers des églises, la place tout en bas et les gouttes de pluie qu'elle pouvait à présent compter. Ses bras et ses jambes se remirent à tourner. On l'admira avec encore plus d'attention. La foule se fit immense. Elle sonna douze coups. Les gens débouchèrent des bouteilles de champagnes, soufflèrent dans des cotillons, levèrent les bras au ciel. Elle avait été engagée. C'était cela qu'on fêtait ! Youpi ! Youpi ! cria-t-elle en lançant son chapeau en l'air alors qu'elle n'avait pas de chapeau. Elle savait que dans le monde du travail il fallait être agressif, attaquer, prendre des parts de marché. Elle avait toujours eu un côté guerrier qu'elle avait refoulé. Il était temps de lâcher les rênes, de montrer sa vraie nature. Elle ne sut pas comment ça c'était passé. Il y avait eu une défaillance dans le système. Elle était apparue. Elle ne savait plus dans quel type d'entreprise elle était employée. Elle avait perdu le fil. Elle savait seulement qu'il y avait ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur. Elle faisait partie de ceux de l'intérieur. Son entreprise était son territoire. C'est là qu'elle agissait. Il fallait qu'elle lâche toute l'agressivité qu'elle avait accumulée. Il fallait qu'elle combatte ceux de l'extérieur. Ceux de l'extérieur travaillaient contre elle. Il fallait faire preuve d'audace, de sang froid. Elle se concentra. Elle se multiplia. Elle avait en effet cette capacité de se multiplier à volonté. Ceux de l'extérieur, avec une violence inouï, contre-attaquèrent. Elle se replia dans un coin du territoire. Le territoire était circonscrit. Elle le connaissait sur le bout des doigts. Elle se cacha, et là, embusquée, elle attendit. Ceux de l'extérieur la cherchèrent, la débusquèrent. Mais ce qu'ils ne savaient pas, malgré leurs sciences, c'est qu'elle était déjà ailleurs. Elle infiltra les lignes ennemies, elle prit leurs habits, se déguisa, se fit passer pour eux. Elle épia leurs techniques, leurs moyens de fonctionner, elle devint eux. Quand enfin elle sut tout d'eux, elle les extermina. Parfois le territoire criait. Ce n'était pas son problème. Son problème était d'aller jusqu'au bout. Elle était faite pour gagner. Elle savait très bien qu'une fois remporté la victoire elle mourrait, que le territoire expirerait. Toute sa folie se déversait dans cette guerre. Ceux de l'extérieur reprirent des forces. Ils se regroupèrent et d'une manière coordonnée, l'éjectèrent. Elle se retrouva nue face à l'ennemi. Elle perdit pied. Ses réseaux de communication furent coupés. Elle fut totalement désorganisée. Ceux de l'extérieur progressaient. Ils s'étaient coordonnés, associés. Elle dut reconnaître leur avancée. Elle réussit cependant à recréer ses réseaux, elle envoya des émissaires, rentra en contact avec ses généraux. Elle planifia, organisa. Elle fut stratège. Elle décida d'attaquer sur tous les fronts à la fois. Pour montrer l'exemple, elle se coupa un bras, il

en poussa mille. Elle se coupa une jambe, des milliers de pattes se mirent à grouiller. Armée de ses milliers de pinces, sur ses milliers de pattes, elle progressa. Elle devint noire, purulente, contagieuse à l'excès. Elle sortit ses pics, ses glaires, ses acides. Elle s'infiltra à toutes les strates du territoire, de la plus profonde à la plus superficielle. Elle alla même jusqu'à l'extrême frontière qui la séparait de l'extérieur. Elle prit ce risque. Sur cette fine frontière elle se déploya, purula, éclata pour effrayer ceux de l'extérieur. Cette pure stratégie de terreur produisit ces effets. Ils s'affolèrent. Elle avait un avantage sur eux, elle ne dormait jamais. Au petit matin le territoire oscilla, appela. Elle entendit la panique de ceux qui étaient à l'extérieur. Elle en jouit. Des pleurs, des cris retentirent à l'extérieur du territoire mais cela ne la concernait plus. Elle leva son glaive, mit un genou à terre, baisa cette terre qui l'avait accueillie. Elle avait fait son travail, elle avait vaincu. Elle avait vaincu mais elle n'en pouvait plus. Elle avait l'impression de passer sans arrêt d'une chose à l'autre. Elle voulait un emploi stable. Elle voulait un contrat à durée indéterminée. Car là, dans cette grosse boîte, il fallait soit attaquer, soit se protéger. C'est ainsi qu'elle débuta. Il n'y eut d'abord une présentation dont elle ne garda pas un souvenir impérissable puis elle se retrouva avec lui. Dès le début, elle sentit que ça allait durer. Elle se plut tout de suite dans ce nouveau métier. Dès qu'il se levait, sa main à tâtons la cherchait sur la table de nuit. Elle était toujours là. Elle dormait à côté de lui. Même sous la douche, elle l'accompagnait. Quand ruisselante, elle sortait de la douche, il l'essuyait. Elle aimait ce moment. C'était un de ses moments préférés. Elle buvait son café en même temps que lui, ensuite elle sortait avec lui. Dans la rue, elle s'amusait à détailler les visages de ses interlocuteurs quand il lui parlait. Elle lui montrait les poils disgracieux, un froncement de sourcils, un œil de travers, une mèche de cheveux rebelle, une dent ébréchée, des lèvres trop appliquées. Elle était tatillonne, précise. Elle lui montrait les choses crûment, sans fard et c'est ce qu'il appréciait. Il arriva une ou deux fois, qu'une personne dise, lui dise, lui dise à lui, car personne ne s'adressait à elle directement, que sa tenue était démodée. Il est vrai que cela faisait un certain temps qu'elle n'en n'avait pas changé. Il tint bon. Il dit qu'il appréciait cette tenue, qu'il était heureux avec elle, qu'il ne voulait pas en changer. Parfois il sortait et se retrouvait dans un amphi bourré de jeune gens. Parfois, une jeune personne venait à la maison et parfois même, elle devait la supporter à dîner. Puis cette jeune personne disparaissait et une autre l'a remplaçait. Elle n'aimait pas ces jeunes personnes car, pendant plusieurs heures, il l'oubliait sur la table de nuit, sur le meuble du salon ou sur la table de la cuisine. Dans ses moments là, elle ne savait plus quoi faire de sa peau. Elle paniquait. Elle voulait rentrer chez elle. Elle voulait retrouver son appartement, son brushing, ses talons. Elle détestait ces moments. Quand il n'était pas dans l'amphi, il était chez lui, dans son fauteuil et lisait. Mais c'est elle qui reconnaissait les lettres, les mots, les phrases. C'était elle qui lisait pour lui. Parfois il répétait une phrase à voix haute. Sa voix alors prenait un timbre profond, qu'elle ne lui entendait jamais ailleurs. C'était comme si cette phrase n'était destinée qu'à elle, et elle la lapait comme un chat lape une précieuse goutte de lait. Entre eux, ils n'avaient pas besoin de parler. Ils se comprenaient sans se dire un mot. Par vanité, peut-être, elle pensait qu'il était devenu ce qu'il était – un professeur reconnu – grâce à elle. Elle se disait que son enseignement valait tous les livres. A force de vivre avec lui, elle avait fini par se confondre avec lui. Souvent dans la rue, c'est parce qu'elle était là, qu'on le reconnaissait. Elle était sur toutes les photos avec lui, que cela soit celles publiées dans la presse, ou les plus personnelles. Elle était dans les livres d'histoire. Elle était rentrée dans l'histoire avec lui. Aujourd'hui était un grand jour, il présentait son nouveau livre à la presse. Pour l'occasion, il l'avait nettoyée longuement avant de la déposer sur son nez. Elle était toute excitée par la quantité de journalistes, par les centaines des micros tendus. Elle frétila, se prépara. Tout avait pourtant bien commencé. Elle se rappelait à présent. Elle s'était levée. Elle avait fait un brushing pour donner du volume à ses cheveux. Elle avait enfilé son tailleur. Elle était anxieuse, elle avait peur de n'être pas à la hauteur, d'avoir perdu la main. Elle était restée

si longtemps sans travailler. Elle avait passé des épreuves, elle s'était adaptée, s'était montrée tantôt agressive, tantôt patiente. Elle avait tout supporté. Elle avait joué le jeu. A chaque étape, elle s'était mobilisée. Elle s'était investie. Elle s'était investie émotionnellement. Elle ne pouvait pas recommencer à chaque fois, indéfiniment. Elle ne pouvait pas recommencer à chaque fois comme si c'était la première fois. Elle se rendait bien compte qu'elle y laissait des plumes. Elle avait dû se tromper depuis le début. Elle avait dû être engagée dans ce type d'émission où l'on plongeait les participants dans des réalités différentes. Elle avait vu ça à la télé. On les enfermait sur une île, dans un château fort, dans un appartement. On fermait la porte à double tour, on observait. Elle avait dû signer sans s'en rendre compte. Elle voulait rompre son contrat, rentrer chez elle, d'autant que ses parents l'attendaient pour le week-end. Elle voulait que cela s'arrête. Elle n'en pouvait plus de ces transformations. Elle était énervée. Elle se tordit, se contracta, laissa passer. Elle se demanda ce qui l'attendait. Pendant un moment il ne se passa rien. Le temps passa sans qu'elle s'ennuie vraiment. Puis, elle aperçut tout en bas une petite étendue d'eau bleue. Elle se dilata, laissa passer. Elle laissa passer du mou, du très mou. Puis quelque chose de doux s'approcha, l'essuya. On l'enferma dans une poche. Oui, d'après ses analyses, c'était une poche en tissu mou. De l'eau dégouлина sur elle. Ce moment fut suivi d'une longue période dans la poche. Puis de nouveau elle retrouva son étendue d'eau. Elle sentit qu'il fallait qu'elle laisse passer même si elle ne savait pas quoi. Elle se demanda si elle avait été engagée comme gendarme à une frontière, si elle devait demander les papiers. Elle se ravisa, se dit qu'elle n'avait rien à dire, rien à demander, que son job était de laisser passer, et même de tout faire pour que ça passe. Elle laissa passer mais cela ne voulait pas passer. Elle écouta. Au-dessus, quelqu'un soufflait. Cela la rassura. Elle n'était pas seule à pousser. Elle poussa tant qu'elle put, se dilata de toute sa capacité mais rien ne passa. Pour la punir, sans doute, elle ne fut pas essuyée. On l'enferma dans la poche de tissu. Cette période dura longtemps. Elle en conclut qu'on lui en voulait, qu'elle avait mal fait son travail. De nouveau elle aperçut la petite étendue d'eau bleue. C'était le signal, elle poussa. Une petite chose dure tomba dans l'eau en faisant « plocht ». Elle poussa encore. Du sang gicla. Elle eut peur, se demanda si c'était elle qui saignait. Heureusement on l'essuya. Elle était épuisée. Elle ne voulait plus jamais revivre cela. C'est avec plaisir qu'elle retrouva la poche de tissu. Elle appréciait cette poche. Elle ne voulait plus la quitter. Elle ne voulait plus revoir l'étendue d'eau bleue. Elle ne voulait plus pousser, ni laisser passer. Elle était traumatisée. Elle ferma les yeux, se concentra. Cela la démangeait. Cela la grattait. De petites boursoufflures roses avaient poussé. C'était donc elles qui la grattaient. Elle décida de ne pas pousser. Elle pressentait quelque chose. Elle se retint, se contracta pour ne pas laisser passer. Mais une force s'exerça en sens inverse, elle dut un peu laisser passer. Au dessus, l'autre soufflait et poussait. Contrainte et forcée, elle laissa passer un petit bout. En passant, le petit bout dur fit éclater les boursoufflures roses. Il y eut un cri. Le sang gicla. On l'essuya. Puis, elle resta longtemps, très longtemps sans rien faire au dessus de la petite étendue d'eau bleue. Puis, elle discerna très nettement le bruit d'un journal qu'on feuillette. Son voisin du dessus lisait son journal. C'était bien le moment de lire son journal ! Elle resta de longues heures avec la petite étendue d'eau bleue comme unique toile de fond. Elle s'ennuya. Elle poussa une ou deux fois. Cela aggrava ses démangeaisons, d'autres boursoufflures roses poussèrent. Elle en eut plein la bouche. Elle poussa. Il fallait que cela passe. C'était ça son métier, laissez passer. Elle laissa passer, entendit un cri et un « oh putain oh putain de merde ». Elle se dit que son voisin était très mal élevé, qu'elle n'aurait jamais osé parler ainsi, qu'on ne l'avait pas élevé comme ça. Elle retrouva sa chère poche en tissu. Elle ferma les yeux. Mais à peine aperçut-elle l'eau qu'elle explosa. Elle se répandit en liquide, en jus puant. L'eau devint noire et pleine de grumeaux. Elle eut envie de se boucher le nez. Mais cela ne s'arrêta pas là. Cela continua. Elle ne sut plus où elle était. Elle n'était plus qu'un spasme. Elle ne faisait plus rien. Elle n'avait plus rien à faire. Elle ne retenait plus rien. Tout passait sans lui demander son

avis. Elle se demanda à quoi elle servait. Le papier s'approcha, la caressa, l'essuya. Elle se dit qu'au moins elle avait encore droit à cela, qu'on l'essuie. Sa vie après cette crise fut totalement désorganisée. Elle passa d'un laisser passer serré, concentré et dur à des lâchers, liquides et puants. Elle se contracta, se décontracta et cette alternance la fatigua énormément. Enfin, un jour, elle eut droit à une lumière vive et à un doigt. Le doigt toucha ses petites boursoufflures roses. Enfin on lui portait attention ! Elle avait besoin d'attention et d'un peu de nouveauté. Cela tombait à pic. Elle entendit un mot qu'elle ne comprit pas, mais qui dans sa sonorité, lui fit une peur bleue. Elle en voulut à celui qui lisait son journal car elle savait qu'il était là. Elle eut l'impression qu'il ne la défendait pas. Or, d'après ses impressions, il aurait dû la défendre. Quelques jours après la visite, ses petites boursoufflures se rétractèrent. Elle fut étonnée de la vitesse de leur disparition. Elle retrouva deux fois par jours ses eaux bleues. Elle eut de nouveau une vie régulière. Mais un jour quelque chose de totalement nouveau apparut. Quelque chose qui avait la même forme que le doigt mais en plus grand. Cette chose glissa sans lui demander son avis. Elle fut sidérée qu'on puisse entrer en elle. D'habitude c'était elle qui laissait passer. Elle ressentit une chaleur énorme dans tout son corps. Elle en perdit ses mots. Le train-train habituel reprit. Pourtant elle n'attendait que cela, que la chose longue rose ou blanche, elle ne savait plus, elle n'avait pas le temps de voir, vienne et glisse en elle. Elle l'attendait, elle l'espérait. Pire, pour la première fois, elle était amoureuse ! Il vint souvent, il connaissait le chemin. Il glissa. Elle se détendit, elle exulta, dit un mot. Pour la première fois, elle parla. Ses paroles d'autres les entendirent, lui répondirent. Ils crièrent. Elle aima leurs cris. Il y en eut d'autres. Elle s'élança, se propagea, grimpa sur la colline. Elle pensa à son brushing, se dit que ses cheveux étaient défaits, qu'ils couraient. Des petits hommes avec des lances se mirent sur son chemin, essayèrent d'empêcher ses cheveux d'avancer. Elle haussa les épaules, rit. D'autres petits hommes mieux équipés arrivèrent. Elle les força à se réfugier dans leurs camions, les encercla, les étouffa. De l'air on l'attaqua. Une force inconnue souffla dans son dos, elle courut. Elle s'en donnait à cœur joie. Elle était large. Elle s'étendait. Enfin, elle lécha les volets d'une maison, traversa le salon, glissa jusqu'à la piscine et là, elle s'arrêta. Elle piétina. Elle s'énerva. Ils étaient plusieurs au milieu de la piscine. Elle s'approcha tout près, n'osa pas sauter. Puis, se servant des pins au dessus de la piscine, elle fit un arc de feu. Ils hurlèrent. Ils crièrent. Elle aima leurs cris. L'arc se défit, elle attrapa au passage quelques mèches de leurs cheveux, continua son chemin. Enfin on lui donnait un vrai travail ! Elle avait parfaitement perçu ce qu'on attendait d'elle. Qu'elle aille le plus loin possible, qu'elle parcoure le plus de kilomètres. Elle était enfin au grand air et même elle brûlait l'air. Elle le rendait irrespirable. Elle le raréfiait. Elle gravit une colline, se renforça. Même les hélicoptères au dessus n'osaient plus s'approcher. Elle se fit noire, lança de la fumée. Elle se retrouva au pied d'un barrage, n'eut aucun mal à le contourner. Enfin, elle vit tout en bas, ce qu'elle attendait, un îlot d'habitations. Elle courut, dévala la pente. Le vent qui soufflait dans son dos l'aida dans sa course. Elle employa sa technique habituelle, elle encercla. Les habitants avaient fui, cela redoubla sa rage. Elle entra dans les salons, les cuisines, les chambres. Elle ne fit qu'une bouchée des lits, des armoires, des tables, des tapis. Elle se délecta des rideaux. Elle s'amusa à faire éclater les vases, lécha les photos encadrées sur les commodes. Elle aima particulièrement lécher les photos de famille encadrée, les voir dégouliner. Dans une bergerie, elle trouva une brebis. Elle bondit sur sa laine. Elle s'acharna. L'animal mourut de panique plus que par ses mains. Quand elle eut fini, elle se retourna pour voir son œuvre. Elle exulta. Elle se dit que le pays entier y passerait, qu'elle ne s'arrêterait pas à la frontière, car elle n'avait pas de frontière et rien à respecter. Il fallait qu'elle se déchaîne. Elle ne savait plus quoi faire de toute cette fureur qu'elle avait amassée. Elle ne pensait plus au travail. Elle était dans le pur plaisir de la destruction. Elle se perdit dans cet état de fureur. Elle frissonna. Elle se concentra car elle ne voulait pas oublier. Elle avait tellement aimé faire ça. Ça n'avait pas été du travail mais du plaisir. On avait dû la punir, elle se sentait statique.

Elle entendit des pas. Une porte grinça, s'ouvrit. Un homme entra, s'assit sur un lit. Elle se demanda qu'elle rôle on allait lui donner, qu'elle tâche elle devrait accomplir. L'homme se pencha, prit sa tête entre ses mains. Puis, il replia ses jambes et sans enlever ses chaussures, il se laissa tomber d'un bloc sur le lit. Elle remarqua qu'il y avait des draps et une couverture pliés au bout du lit. Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'homme. Elle se demanda pourquoi. L'homme allongea un bras, attrapa la couverture, se couvrit le visage. Elle se demanda s'il allait lui parler. Elle pouvait être une confidente. Elle observa les murs gris, découvrit une unique fenêtre munie de barreaux. Elle se demanda à quoi pouvait servir ces barreaux. Elle se sentait désœuvrée. Elle se dit que la seule chose qu'elle pouvait faire c'était de regarder l'homme, de ne pas le lâcher des yeux. Elle se dit que c'était sans doute cela qu'on attendait d'elle. Elle trouva la tâche facile. D'autant qu'elle se rendit compte qu'elle pouvait tourner, se déplacer, l'observer sous tous les angles. Elle pouvait même sans effort le voir en contre-plongée. Rien ne lui échappait. Cette sensation de pouvoir tourner autour de l'homme la convainquit que c'était ce qu'on attendait d'elle, de ne pas le quitter des yeux. La première journée ne fut pas difficile. Il ne se passa presque rien. Par deux fois, une lucarne s'ouvrit dans la porte, un plateau repas fut passé, l'homme resta allongé. Plus tard, une main retira le plateau repas. Le néon s'éteignit. Elle s'aperçut alors qu'elle voyait même dans le noir. Elle en conclut qu'elle avait des lunettes infrarouges. Durant toute la nuit l'homme ne fit qu'un seul geste: il déplia la couverture, l'étendit sur ses jambes. Elle put ainsi observer son visage. Il était jeune. Elle s'approcha. Sa bouche était ouverte. Un mince filet de bave s'en échappait. Deux rayons de soleil vinrent frapper contre le lit. Elle en conclut que c'était le matin. La petite lucarne dans la porte s'ouvrit et un bol de café avec une tranche de pain apparurent. L'homme rejeta la couverture, se leva, prit le bol et la tranche de pain. Il s'assit, plongea sa tartine dans son bol. C'est alors qu'elle perçut un bruit, comme un reniflement. Elle s'approcha. L'homme pleurait. Pourquoi pleurait-il ? Il n'avait rien à craindre. Elle veillait sur lui. L'homme approcha ses lèvres tremblantes du bol, aspira par petites gorgées. Puis, il se recoucha en chien de fusil et ne bougea plus. Elle se demanda combien de temps cela allait durer. Elle s'ennuyait. Enfin il y eut un bruit de verrou. La porte s'ouvrit. Elle se pencha, se tordit, se contorsionna, essaya de voir. Elle s'aperçut alors que contrairement à ce qu'elle avait pensé sa vue était limitée. Elle ne pouvait pas voir au delà de la porte. L'homme disparut par la porte. Elle resta seule. Elle perdit contenance. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule. Elle paniqua. N'avait-elle pas pour tâche de ne pas le quitter des yeux et voilà qu'il disparaissait ! Son cœur se mit à battre. Et si elle prenait ses jambes à son cou, qu'elle courait, peut-être aurait-elle une chance de s'enfuir ?! Mais quelque chose en elle était plombée. Elle posa son regard sur le tabouret, puis sur la petite table soudée au mur, puis sur le WC. Son regard effleura le lit. Par réflexe, elle regarda en dessous. Le verrou claqua. Elle se mit au garde à vous. C'est en tout cas l'impression qu'elle eut. L'homme entra, s'assit sur son lit. Il avait les cheveux mouillés et tenait une bouteille de shampooing. Qui le gardait pendant qu'il prenait sa douche ? Elle décréta que sa responsabilité s'arrêtait à la porte. Elle se dit qu'elle aurait dû faire inscrire cette clause dans son contrat. La lucarne s'ouvrit dans la porte, une assiette avec un morceau gélatineux s'avança. L'homme prit l'assiette, s'assit à la table. Déjà elle confondait tout. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle était là. Elle avait perdu le compte. L'homme s'approcha d'un mur, sortit un crayon, dessina de petits bâtonnets. Elle tressaillit. Il lui fallait toucher. Elle était aveugle et elle voyait. Elle ne comprenait plus rien. Qu'importe ! Ses doigts avides passèrent et repassèrent sur les petits bâtonnets : un jour et demi. Elle était là depuis un jour et demi. Cela lui sembla une éternité. Elle le remercia de tenir les comptes. Elle se dit que c'est comme cela qu'il allait communiquer. Il écrirait sur sa peau. Cela lui plut. D'un bond l'homme s'allongea, commença à faire des pompes. La porte s'ouvrit. Il sortit en faisant de grands moulinets avec ses bras. Elle ne comprenait plus ce qui se passait. Elle resta seule. Ses doigts touchèrent les deux bâtonnets : un jour et demi. Il fallait

qu'elle se raccroche à quelque chose. Elle ne comprenait plus à quoi elle servait. Quand il n'était plus là, elle perdait toute fonction. Elle l'attendit avec anxiété. Enfin la porte s'ouvrit ! Enfin il était là ! Il entra en courant, fit encore quelques pompes. Il prit le tabouret au bout d'un bras, le releva dix fois, fit de même avec l'autre bras. Elle trouva cela ridicule mais s'abstint de faire des commentaires. La lucarne dans la porte s'ouvrit pour laisser passer un bol de soupe. L'homme fit encore quelques mouvements avec le tabouret, puis il prit le bol de soupe. C'est alors que les bouchons dans ses oreilles sautèrent. D'un coup, elle entendit. Il y avait ce bruit de verrou. Il y avait ce bruit de verrou qui se multipliait à l'infini « clac, clac, clac » il y avait des gens qui s'interpellaient, d'autres qui gueulaient, hurlaient. Elle voulut se boucher les oreilles. Il y avait le bruit de milliers de téléviseurs. Ce fut d'ailleurs une télévision qu'on apporta. Pour cette opération, plusieurs hommes firent leur apparition. Elle ne sut plus où regarder et qui regarder. Elle s'affola. Dès qu'ils furent sortis, il alluma la télévision. A partir de cet instant la télévision ne s'arrêta plus. Elle resta allumée jour et nuit. Elle resta allumée même quand il n'y était plus. Elle perdit la notion du temps. Pourtant ses doigts continuèrent à lire les petits bâtonnets et sa peau à frissonner. Les petits bâtons se multiplièrent, les jours défilèrent. L'homme se laissa pousser la barbe. Il se mit à baragouiner, fit de grands gestes avec ses bras. De temps en temps un homme en cravate venait le voir. L'homme à la cravate essayait de le faire parler, l'autre répondait par monosyllabes. Ces visites ne duraient jamais longtemps. Elle n'en pouvait plus. Elle ne voulait plus surveiller l'homme. Elle se dit qu'elle voulait changer de métier. Elle prit son courage à deux mains et dit : JE VEUX CHANGER DE METIER. Ils vinrent à plusieurs et installèrent un lit. Ils le posèrent sur l'autre lit et le lit tint. Dans la pièce, alors, il y eut un lit superposé. L'homme devint nerveux. Il grommela, gesticula, jeta son bol contre le mur. Il changea de chaînes plus souvent. Elle n'en pouvait du bruit. Elle n'en pouvait plus de ces verrous qui claquent, de ces paroles, de ces insultes, de ces cris. Elle voulait changer de métier. La porte s'ouvrit. Un homme, pas celui qui avait une cravate, pas ceux qui avaient installés la télévision, car elle avait eu le temps de bien enregistrer leurs visages, mais un autre, entra. Il fit deux pas timides, jeta un regard à l'autre homme qui assis sur le lit balançait son buste d'avant en arrière, et sans rien dire, monta sur le lit d'en haut. Elle l'observa. Il était encore plus jeune que l'autre. Elle ne pouvait pas en surveiller deux à la fois. C'était trop ! Il y eut deux ou trois phrases entre eux. La conversation tourna autour de la télé. Elle n'en comprit pas bien l'enjeu. Elle se ressaisit, se dit que c'était possible de les surveiller tout les deux car elle avait deux yeux. Le soir il y eut deux bols de soupe et deux tranches de pain. Tout lui parut plus difficile. Quand ils sortaient tous les deux, la solitude était terrible, mais quand l'un sortait et l'autre restait, c'était tout aussi terrible, car elle avait commencé à prendre goût à ces moments de solitude. Quand tout les deux étaient absents, d'autres hommes faisaient irruption pour inspecter sous le lit, sous les matelas, derrière le WC. Elle se demanda quand elle allait changer de métier. Elle voulait tout plaquer. Surtout les cris, elle ne supportait plus les cris. Elle avait les nerfs à vif. Et puis il y eut ce tabouret qui s'abattit sur la tête du nouveau. Elle entendit le bruit. Il s'abattit plusieurs fois mécaniquement pendant qu'il dormait. Puis il y eut cette cuillère dans ce crâne et quelqu'un qui mangeait. Elle détourna ses yeux. Puis il y eut ce bruit de verrous, des hommes arrivèrent, l'un hurla, l'autre dégueula. On tira les deux corps, l'un gigotant, se débattant, l'autre inerte et plein de sang. Le claquement des verrous s'intensifia. Elle se boucha les oreilles. Il fallait qu'elle s'accroche à quelque chose. Il y avait bien ces petits bruits. Elle s'accrocha de tout son être. C'était des petits bruits qui mettaient l'oreille en joie. Elle se mit en mouvement. Son ventre entra en contact avec une matière grasse. Il s'enfonça. Deux tranches noires, épaisses se détachèrent de chaque côté. L'aurait-on entendue ? Son vœu aurait-il été exaucé ? Deux mains étaient posées sur elle. Deux mains la guidaient. Elle se dit qu'elle aimait le contact de ces mains, qu'avant ces mains, elle en avait connu d'autres. Elle releva la tête, aperçut quatre sabots. Je suis tirée par un cheval et guidée par des mains. Elle

savait ce qu'on attendait d'elle. L'avait-elle appris sur les bancs de la fac quand elle faisait ses études de commerce ? Elle ne se posa pas la question. Elle connaissait ce champ. Elle le connaissait de long en large. Elle l'avait parcouru. Elle en connaissait chaque sillon. C'est elle qui les gravait chaque année. Elle avait une longue mémoire de ce champ. Elle en conclut qu'à chaque transformation, à chaque halte, elle récupérait une mémoire. Elle se rappelait de celui qui l'avait créée, comment il l'avait rabotée, façonnée, assemblée. Elle se rappelait de sa première sortie, avec quel amour il l'avait exhibé. Elle savait à cause de son expérience, de celle d'avant - de celle où elle avait un brushing - qu'un jour on allait l'abandonner qu'elle deviendrait un objet décoratif dans un musée, elle qui ne rêvait que de travailler. Elle se dit qu'elle avait enfin une mémoire et beaucoup de chose à raconter. Cela lui parut une promotion car au fond elle était ambitieuse. « Oh làaaaaaaa » dit l'homme. Les mains se détachèrent de son corps. L'homme traversa le champ, s'assit sous un arbre, sortit une chose de sa poche, commença à mastiquer. Sur la colline, deux hommes, baïonnettes à l'épaule se dirigèrent vers lui. Elle se dit qu'elle était encore plus loin dans le temps qu'elle ne l'avait imaginé. Les baïonnettes et les costumes bleus des hommes lui firent de l'effet. Elle n'avait jamais été forte en histoire, se demanda à quelle époque elle était. Les hommes s'approchèrent de l'arbre, demandèrent quelque chose à l'homme. L'homme pointa son index, montra une direction. Puis l'homme retraversa le champ. Elle frétila. Elle n'aimait pas rester sans rien faire. Il lança un cri, les chevaux s'ébranlèrent. Elle avait un plaisir fou à ne penser à rien, à se concentrer, à ne faire qu'une chose. Elle enfonça son ventre dans la terre. La terre s'ouvrit en deux tranches grasses. Elle savait qu'elle préparait le terrain pour les semences. Elle donnait de l'air à la terre. Grâce à elle, chaque année, on pouvait semer. Elle savait qu'elle était importante, qu'on ne pouvait se passer d'elle. Elle savait sa valeur. Elle se rappela que dans sa vie au brushing, elle avait vu dans les musées de nombreux tableaux représentant un homme labourant un champ. Elle se sentit fière, se dit que c'était elle qu'on avait peinte. Elle savait qu'elle écrivait avec son ventre, que chaque sillon était une ligne, que ce champ était sa page. Elle savait que chaque page était différente de celle de l'année d'avant, que les gens plus tard se nourriraient de ces pages, quand on couperait le blé. Elle savait qu'elle était une charrue et pour la première fois elle se nomma : JE SUIS UNE CHARRUE. Puis, elle vit le champ, le paysan et sa charrue, se dit que puisqu'elle les voyait cela voulait dire qu'elle n'y était plus. Elle prit de la hauteur, s'éleva. A présent le paysan et ses chevaux n'étaient plus que deux points noirs dans un rectangle clair. Elle se demanda comment elle avait pu aimer cette vie laborieuse. Elle eut l'impression que c'était une autre qui avait aimé cette vie. Elle se déplaça, voulut faire le tour. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas besoin de faire le tour car elle était déjà autour. Autour de quoi elle ne savait pas. Elle se dilata, s'évapora de plaisir car elle pouvait tout voir en même temps : deux hommes suspendus à une paroi rocheuse, des enchevêtrements d'autoroutes, une grande étendue blanche, une grande étendue bleue. Cette situation de pouvoir tout voir en même temps créa une tension dans son intérieur. Elle pleura. Ses pleurs devinrent durs, se firent de glace. Mais ce qui l'étonna, c'est qu'en même temps qu'elle pleurait, elle étincelait. Comment pouvait-elle pleurer tout en riant ? Il fallait qu'elle se décharge, elle était énervée. Avoir autant de possibilités la mettait dans un grand état d'énervement. Non seulement elle pouvait rire et pleurer, être en colère et apaisée, mais en plus il y avait un phénomène qu'elle ne s'expliquait pas. Elle s'obscurcissait. Plus elle devenait obscurcissait, plus de petits points lumineux la recouvraient. Elle se demanda si elle n'avait pas attrapé une maladie. D'autant qu'elle remarqua que des personnes l'observaient à la longue vue. Elle en conclut que c'était une maladie cyclique, qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'était pas contagieux, car quand elle s'éclaircissait ses petits boutons disparaissaient. Elle réfléchit, se dit qu'elle n'avait jamais été aussi complexe. Elle était en contradiction continue avec elle-même. Elle était en rage, se tordait, se concentrait, tourbillonnait, emportait tout sur son passage et en même temps elle était d'un calme absolu. Elle était bleue

le plus clair du temps. Mais il y avait une chose qu'elle n'aimait pas, c'était ces trucs blancs qui la traversaient. Elle était dérangée sans cesse. Elle avait autrefois connu un temps autrefois où de gros animaux aux longs cous broutaient l'herbe tandis que d'autres à coups de dents, s'entredéchiraient. En ce temps-là elle n'avait pas été ennuyée. Puis il s'était passé une période de tumulte dont elle ne se souvenait pas et très vite ça avait été le bordel. Oui, depuis qu'ils étaient là, à grouiller - car maintenant tout lui revenait – oui, depuis qu'ils étaient là, ces choses à quatre branches dont l'une n'avait pas poussé, depuis qu'ils étaient là ces choses qui marchaient, ces chose dont elle ne savait pas le nom alors qu'elle savait le nom de presque toutes les choses, oui depuis qu'ils étaient là, c'était le bordel ! Elle attribuait ses énervements de plus en plus fréquents à leurs activités. De plus, ces trucs blancs en forme de croix prenaient toujours les mêmes chemins. Ils traçaient des routes dans son intérieur. Elle se demanda pourquoi on l'avait mutée à cette place et ce qu'on attendait d'elle. Comme on ne lui donnait aucune indication, elle laissa libre court à ses émotions. Elle pleura des larmes de glace, elle se déchargea en stries lumineuses, elle fut obscure, elle s'éclaira. Elle lâcha sa fureur en arcs électriques, tourbillonna sur elle-même, coupa des ponts, détruisit des routes, s'abattit sur des lignes électriques, emporta des toits et des « hommes » car elle avait enfin retrouvé leur nom. Elle emporta des hommes très hauts, les jeta à terre. Elle eut plaisir à les voir ne plus bouger. Elle fit valser les bateaux, tous les mots lui revenaient, en même temps qu'une mémoire complète. Elle se déchaîna, elle s'étourdit. Elle dansa tant qu'elle tomba. Elle tomba de tout son poids. Elle avait dû écraser quelque chose dans sa chute. C'est ce qu'elle en déduisit car sous elle c'était mou et chaud. Elle entendit un gargouillis. Elle se dit que cela ne venait pas d'elle mais d'à côté. Comme toujours la mutation s'était faite sans l'avertir. Elle avait entendu un bruit puis un cri. Elle s'enterra. Elle sut d'instinct que pour protéger sa vie il fallait qu'elle se planque. Elle tendit l'oreille. Elle entendit un râle et plus loin des cris de femmes. Elle s'enfonça. Elle se souvenait. On l'avait enterré là avec d'autres. Elle se souvenait de ces mains qui l'avaient enterrée avec précaution. Elle se souvenait qu'il n'y a pas si longtemps elle voyait sa voisine, et une autre pas très loin. Elle se souvenait qu'elles parlaient entre elles en attendant. Autrefois elles n'attendaient que cela : exploser. Elles avaient été créées pour cela. Elles attendaient le pied, petit ou grand, qui se poserait. Mais avec le temps, les arbres avaient poussé, la pluie était tombée, la boue les avait recouvertes. Elles étaient devenues invisibles. Elles avaient fini par ne plus parler entre elles. Elles voulaient qu'on les oublie car elles savaient que le jour où un pied marcherait sur elles, s'en serait fini d'elles et du pied. Cela faisait longtemps déjà, que l'une d'elles n'avait pas explosé. Elles s'étaient habituées à vivre. Elles appréciaient cette vie. Même si c'était une vie à minima. La pluie tomba violemment, elle s'enfonça. Elle avait pris l'habitude de s'enfoncer à chaque pluie. C'était sa tactique. Elle se disait que plus elle serait enfoncée profondément, moins on la retrouverait. Pourtant elle ne devait pas être enfoncée bien profondément car elle pouvait voir la jambe. C'était une petite jambe d'enfant avec une basket au bout. Elle se demanda pourquoi personne ne venait récupérer cette jambe. Elle se dit que cette jambe allait pourrir, que c'était mauvais pour elle. Elle se dit qu'elle faisait encore peur, que personne n'osait s'approcher. Elle ferma les yeux. Il plut, elle s'enfonça. Puis, il y eut du soleil. Elle se réchauffa, eut peur de se déclencher. Elle avait entendu parler de cela. Certaine, défectueuse, explosait toute seule. Elle repensa aux mains qui l'avaient fabriquées. Elle se rappelait de petites mains et d'un visage de femme. Elle se dit qu'elle avait été bien faite, la preuve, elle avait duré. Certaines de ses collègues avaient sauté depuis longtemps. Elle était peut-être la dernière à être vivante. Non, elle se souvenait parfaitement, il y avait deux collègues à côté elle. Elles aussi étaient intactes. Il y eut des jours et des nuits, de la pluie du soleil, des chants parfois qui passaient en roulant, des bruits de camions de temps en temps. Le sol vibra. Elle eut peur. Elle essaya de se préparer. Elle n'était pas préparée à l'inconnu. Elle était préparée pour un pied. Quelque chose se déclencha dans son corps. Elle transpira. La terre autour

d'elle se creusa. Elle tomba. De la terre le recouvrit. Elle se dit que plus personne ne la trouverait, que plus aucun pied ne marcherait sur elle, qu'avec un peu de chance son mécanisme s'était cassé. Elle se dit qu'elle ne pouvait plus faire de mal à personne, qu'elle avait perdu ses dents, qu'à présent elle était douce et inoffensive. Elle se demanda si c'était si bien que cela. Elle avait perdu toute fonction. Elle n'était plus que du métal avec des fils désactivés dedans. Elle se dit que plus rien ne l'attendait mais qu'elle avait toute la vie devant elle. Elle se dit qu'il fallait vivre. Cette vie lui sembla un poids. Elle ferma les yeux. Il fallait qu'elle s'accroche à un souvenir. Elle en avait si peu. Elle avait si peu vécu. Cette vie lui apparut si pauvre qu'elle eut envie de pleurer. Elle pensa au visage de la jeune femme qui l'avait fabriqué. Elle se concentra. Il y avait ce visage qui la regardait. Mais ce visage la regardait-il vraiment ? Le visage se pencha, s'inclina vers le bas, puis il y eut comme une micro pause pendant laquelle elle eut l'impression qu'on la tournait. Les yeux du visage se retrouvèrent tout en haut et de nouveau ils reprirent leurs petits sauts tels des cabris dans un champ. Elle se concentra. Ces cabris suivaient un chemin rectiligne, et après avoir parcouru ce chemin, ils repartaient exactement du même endroit, juste un peu plus bas. Elle en déduisit qu'elle était constituée de lignes. De lignes, l'une en dessous de l'autre, et que pour suivre ces lignes il fallait la tourner. Les deux cabris s'immobilisèrent, le visage en entier soupira. Elle se retrouva dans un espace noir, confiné, en compagnie d'objets qu'elle connaissait : stylo, porte-monnaie, clefs, paquet de mouchoir. Elle n'avait aucune idée de la mutation qu'on lui avait imposée. Elle ne voyait pas non plus ce qu'on attendait elle. Par contre elle savait qu'elle était dans un sac à main. On l'ouvrit et les deux cabris recommencèrent à sauter le long de ses chemins droits. Pendant que les deux cabris sautaient, elle avait tout loisir de voir ce qui se passait alentour. Elle remarqua une tête bringuebalante contre une vitre, une bouche qui mangeait un croissant, des néons collés au plafond. Elle n'avait pas besoin de se creuser la cervelle pour savoir où elle était. Elle était dans le métro. Elle arrivait parfaitement à décoder tout ce qui l'entourait mais elle n'avait aucune idée d'elle-même. Elle se dit qu'il ne fallait pas se démonter, qu'elle arriverait bien à savoir en quoi elle s'était réincarnée. On la plongea dans le sac. Elle découvrit de nouveaux objets : un rouge à lèvres et un tampon. Son enquête avançait. Elle voulut adresser la parole à ces objets car elle comprenait qu'elle allait souvent voyager avec eux. Elle ouvrit la bouche, un torrent de mot en jaillit. Elle reprit sa respiration, essaya d'articuler, mais de nouveau tous les mots se précipitèrent en même temps. Elle en conclut que cela faisait longtemps qu'elle ne parlait pas, qu'elle était en manque de conversation. Elle se rappela que lorsqu'elle parlait, autrefois, les mots sortaient tranquillement les uns à la suite des autres comme de petits wagonnets. Elle se demanda où était passé le premier wagonnet. Elle en déduisit qu'elle avait tellement envie de parler, qu'elle n'arrivait plus à hiérarchiser. Elle se demanda si c'était un handicap pour travailler. Ainsi commença sa nouvelle vie. A part le sac à main, elle connut plusieurs autres endroits, une table de nuit, un canapé, le haut d'un frigo. Elle se retrouva à midi sur une table à côté d'un sandwich et le soir entre des bières. Elle était mobile. Elle identifia chaque nouveau lieu avec précision. Un soir, alors qu'on la déposait à côté d'un bock de bière, elle pressentit à une excitation intérieure qui se fit malgré elle, qu'on parlait d'elle. Elle entendit pour la première fois la voix des deux cabris. Elle fut émue d'entendre cette voix. A cette occasion, deux nouveaux cabris de couleur bleue prirent ses chemins et de lignes en lignes, ils gambadèrent. Bien que d'un petit format - elle tenait dans une poche - elle se sentait précieuse. Son enquête progressait. Elle était petite, transportable. Dans les autres vies, elle avait su assez vite ce qu'on attendait d'elle. Là, elle ne voyait pas qu'elle était sa fonction. C'était une fonction vague. Elle n'avait rien à faire. Elle essaya, comme elle l'avait fait dans ses vies précédentes, de se projeter dans son passé. Elle devait avoir hérité d'une mémoire. Elle se concentra. Un homme au visage pâle, maladif était penché. Il toussait. Un bec plongea dans un petit puits noir et traça des signes sur un endroit qui ne pouvait être qu'elle-même. Elle ne comprenait

pas le lien entre cet homme au visage pâle, ce bec qui se désaltérait dans un puits noir et la situation actuelle. Elle ne récupéra que cette image de son passé. Elle était riche en mots mais pauvre en mémoire. Quels liens pouvait-il y avoir entre cet homme au visage pâle qui toussait et ces cabris qui sautaient. Elle n'en voyait aucun. Par contre elle sentait que les deux cabris l'aimaient, qu'ils avaient hâte de la retrouver, qu'elle était leur nourriture. Elle aussi aimait voir les deux cabris suivre en sautillant ses chemins de plus en plus droits car on la tournait de plus en plus vite. On arrivait à la fin même si elle ne savait pas de quelle fin il s'agissait. Les deux cabris ne la quittaient plus. Un bout de jambon atterrit dans une bouche. On la tourna. L'obscurité se fit, le silence devint pesant. Elle sut qu'il était tard, que tout le monde dormait à part ses deux cabris, qui bien qu'exténués - leurs petites maisons de peaux s'abaissaient souvent - n'en continuaient pas moins de sautiller. Enfin les deux cabris s'arrêtèrent, s'élevèrent vers un endroit qui lui était inconnu. On la referma. Pendant plusieurs jours, elle fut ouverte, refermée, rouverte. Puis on la ferma définitivement et elle se retrouva parquée à côté d'autres rectangles. Elle se sentit humiliée. Ils étaient tellement serrés les uns contre les autres, qu'elle ne pouvait plus respirer. Elle refusa de parler à ses voisins. Elle en voulut aux deux cabris. La haine entra dans son cœur. Elle joua des coudes pour se faire de la place sur l'étagère. A la différence des autres elle savait qu'elle était sur une étagère. De plus, elle dut se compresser car un nouvel habitant vint s'installer. Elle se replia, jaunit, ne parla plus à personne. Elle se referma sur elle-même. Elle devint aigre. Un jour on la dépoussiéra, on la jeta dans une caisse en bois avec d'autres rectangles. Elle s'étira, respira, sentit le soleil sur sa peau. Une transaction eut lieu à laquelle elle ne prit pas part. Elle eut juste le temps, avant d'atterrir dans une poche, d'apercevoir les deux cabris qui lui semblèrent avoir vieillis. On l'ouvrit et deux cabris neufs et pleins d'allant s'élancèrent sur ses chemins. Elle se déploya avec la même énergie. Après toutes ces années, rien en elle ne s'était tari. Elle avait cette capacité plastique de se réactiver sans cesse. Il suffisait qu'on l'ouvre. Elle investit d'autres horizons. Elle s'agrandit car les yeux de l'homme étaient plus grands. Les deux cabris, devenus loups, la dévoraient. Elle se dit qu'elle voulait rester dans cette vie, que c'était cette vie qu'elle choisissait. Elle ouvrit la bouche, articula : C'EST CETTE VIE QUE JE VEUX. Elle parla clair comme jamais. Personne ne l'entendit. Cette phrase ne faisait pas parti de son corps et ne pouvait être prononcée par elle. Elle crut pourtant qu'elle avait été entendue. Elle se détendit, s'élargit. Les deux loups avec leurs bouches pleines de dents la parcouraient comme un nouveau territoire, ils l'agrandissaient. Le visage de l'homme à mesure qu'il lisait, se transformait. Elle voyait ses yeux en forme de loup s'allonger, devenir jaunes. Elle voyait sa bouche s'ouvrir, baver, son front se rider. Elle voyait ses joues frémir, sa peau trembler. L'homme se transformait. Elle se dit qu'il allait la rejoindre, se faire carré et entrer dans une poche. Elle espéra cela. Comme la précédente propriétaire - elle avait eu le temps de réfléchir durant ces années - ce propriétaire était en manque. Il ne pouvait se passer d'elle. Elle retrouva des endroits similaires à ceux de sa précédente vie, une table de nuit, le haut d'un frigo, un canapé. Elle récupéra un autre souvenir. Elle se vit rouler sans fin dans les mécanismes d'une grosse machine. Elle se vit massicotée. Elle comprit pourquoi elle avait cette forme rectangulaire. Elle savait sa forme, mais le lien qui existait entre le visage pâle qui toussait, le bec, le puits noir et sa forme actuelle lui apparaissait toujours aussi flou. Les deux loups en manque de territoire la parcouraient toujours plus vite. Elle se dit qu'elle n'allait cesser de grandir et c'est dans un sentiment d'élargissement qu'elle fut stoppée nette dans sa course. Elle décida de se rebeller. Jusqu'à présent elle n'avait rien dit, elle avait accepté tout sans broncher. Elle était épuisée par toutes ces transformations. De plus elle avait perdu le fil, cela faisait si longtemps qu'elle voyageait. Elle cria STOP S'IL VOUS PLAÎT. Cela ne finirait jamais. Elle le savait. Elle était condamnée à errer, à se transformer sans fin. Pourquoi était-ce elle qu'on avait choisi ? Elle n'avait rien d'exceptionnelle. Elle voulut se couper les veines, se tirer une balle dans la tête, s'empoisonner. Elle voulut la mort, elle ne lui fut pas donnée. Elle

détestait ces moments de transition. Elle avait l'habitude. C'est leur technique pour me faire patienter ! Elle espéra que cette fois-ci on lui donnerait une tâche définie. Une tâche avec un périmètre d'action, un cahier des charges précis, un objectif clair. Il fallait qu'on lui dise pour qu'elle mission on l'avait engagée. Elle attendit. Le temps lui parut long. Elle entendit un glouglou, se déplaça. Elle ne voyait rien. Tout était noir. Elle se concentra sur ses sensations. Elle avait la bouche ouverte. De mieux en mieux je fais du surplace, la bouche ouverte dans le noir le plus complet ! Plus rien ne la surprenait. Elle était blindée. Tout à coup, elle aperçut. Pour la première fois les mots lui manquaient. Un lustre transparent qui ondulait. Deux yeux jaunes s'approchèrent de sa bouche. Que devait-elle faire ? Fermer les mâchoires quand quelque chose s'approchait ? Des tentacules effleurèrent son ventre. Elle se propulsa plus avant. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'un ver lumineux situé juste au dessus de sa bouche, se tortillait. Pourquoi ce ver ne tombait-il pas dans sa bouche ? Elle continua à faire du sur place la bouche ouverte. Une spirale à poils l'effleura. Elle sut d'instinct qu'il ne fallait pas y toucher. Tout en bas, enfouies dans une anfractuosité d'un rocher, des dizaines de têtes pointues la regardèrent avec des yeux assassins. Elle entendit un glouglou, se propulsa. A ce stade elle ne savait pas grand-chose, mais ce qu'elle savait c'est que c'était un monde plein de danger. Il fallait se méfier. Tous ces sens étaient en alerte. Elle eut tout   coup une envie folle de continuer   jouer, de continuer tout court. Elle voulut revenir sur ce qu'elle avait dit précédemment car elle sentait que cette fois-ci, tout pouvait s'arrêter d'un coup. Il fallait sauver sa peau. N'importe qu'elle transformation est meilleure que cette place où je suis ! Elle fixa le petit ver lumineux, se dit qu'il était mûr pour tomber dans sa bouche, d'autant qu'il se tortillait de plus en plus. Tout en bas, elle aperçut un corail. Elle s'approcha, découvrit qu'il avait des yeux. Le corail s'envola, passa près de sa bouche. Ses mâchoires se referm rent, commencèrent   mâcher. C'était acide et sucré, gluant et dur en même temps. C'était absolument dégueulasse. Elle n'avait pas envie d'aval r  a. Ses mâchoires ne lui demandèrent pas son avis et continuèrent   broyer. Quand le corail fut en bouillie, elle déglutit. Le paysage avait changé sans qu'elle s'en aperçoive. Au-dessous d'elle des milliers de tubes blancs, accrochés   un long rocher, ondulaient. Elle se rendit compte que ce rocher avait une queue. Elle s'approcha. Elle savait qu'elle ne risquait rien. Des milliers de vers blancs d'un mètre suçaient la carcasse d'un cachalot. Ils la recouvraient toute entière. Que faisait cette carcasse de cachalot ici ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Elle se propulsa plus avant. Le petit ver au dessus de sa bouche diffusait assez de lumière pour qu'elle y voie un peu. Elle reprit son patient travail de surplace la bouche ouverte dans le noir. Une boule flasque avec des tentacules et des yeux sur le côté fonça sur elle. Le petit ver se tortilla, devint plus lumineux. Ses mâchoires se referm rent d'un coup. Il y eut une lutte. Elle reçut un jet d'encre dans l'œil et une décharge électrique. Ses mâchoires serrèrent. Puis, par  -coups, elles firent avancer le mollusque tout au fond de sa bouche. La partie du mollusque qui dépassait de sa bouche se débattit encore un peu, lança un dernier jet d'encre. Quand le mollusque fut entièrement dans sa bouche, elle se mit   mastiquer. En regardant le petit ver lumineux qui se tortillait, elle comprit qu'il faisait partie d'elle-même, qu'il avait pour fonction d'attirer les animaux dans sa bouche. Elle s' merveilla de cette trouvaille. La bouillie s'infiltra dans son corps, la r chauffa, le ver s'éteignit, s'alluma. Elle reprit sa position favorite : la bouche ouverte, dans le noir. Toutes ces expériences devaient servir   quelque chose. Autrement elle ne voyait pas pourquoi on lui faisait subir cela. Les expériences n'avaient de sens que si elles cumulaient, étaient mis en pratique. Cette vie lui apprenait   être toujours sur le qui-vive,   ne faire confiance   personne. On aurait pu la muter dans un de ses animaux flasques qu'elle avait ingurgit s mais on l'avait mutée dans cette chose – elle ne savait pas se définir - froide avec des dents. Elle aimait cette nouvelle vie. Maintenant qu'elle connaissait cette excitation d'être toujours sur le qui-vive, elle ne voulait plus en changer. Elle aimait se sentir en danger. Elle avait conscience qu'elle disait que c'était toujours la dernière vie qui était la meilleure. Mais

pouvait-elle dire autre chose ? C'était toujours la vie qu'elle vivait qui était la meilleure car elle n'avait que celle-ci. On ne lui laissait pas le choix. Elle aimait ce petit ver comme une lanterne sur son front. Elle aimait rester des heures, la bouche ouverte, dans le noir. Elle aimait cette immensité noire, pesante où elle était comme incrustée. Elle aimait ces paysages rares, lunaires, cette sensation de fin du monde. Elle était dans un endroit inconnu, peu fréquenté, secret. Elle faisait partie de ce secret. Le petit ver s'éteignit. Elle eut peur d'être mutée, ferma les yeux, les rouvrit. Il y avait des millions de visages et tous la regardaient. Enfin on reconnaissait ses compétences ! C'est ce qu'elle sut d'instinct en voyant tous ces millions de visages concentrés. Un vent nouveau souffla dans ses veines. Elle sut tout de suite ce qu'on attendait d'elle. Il fallait qu'elle organise immédiatement une réunion dans son bureau. Puis elle se dit que vu les millions de personnes, son bureaux n'y suffirait pas. Puis elle se demanda si elle avait un bureau. Il ne fallait pas penser mais agir. Si on l'avait mis à l'interface avec tous ces clients cela voulait dire qu'on attendait quelque chose d'elle et elle ne voyait pas ce que cela pourrait être à part organiser une grande réunion. Elle se concentra, ouvrit la bouche, fixa chaque visage. Elle prit soudain conscience que son visage était composé de millions d'yeux et que chacun de ses yeux était dans un foyer. Elle paniqua. Son cœur se mit à battre de manière désordonné. Elle eut une crise. Sa crise se refléta sur le visage de ses millions d'interlocuteurs, tous se mirent à crier dans leurs langues. N'avait-elle pas le droit d'avoir une crise de tachycardie ? Et eux, n'avaient-ils pas de cœur pour lui crier ainsi dessus et de plus, tous en même temps ? Elle se calma. Son cœur reprit son rythme normal. Sans transition, les millions de visages se replacèrent face à elle. Alors il se produisit une chose qui la fit disjoncter totalement : plusieurs mains vaporisèrent quelque chose sur ses yeux, les essuyèrent. Plats. Ses yeux étaient plats et rectangulaires. Son moral dégringola. On cria, on l'insulta, mais elle n'en avait cure. Elle était fatiguée. Elle voulut s'éteindre. Elle s'éteignit rendant inactif des millions de personnes. Elle connaissait à présent parfaitement la procédure : toujours ses moments de latence en attendant la prochaine mutation. D'habitude ça allait plus vite mais là ça durait. Elle se mit à trembler. Cet interstice commençait à s'éterniser. Elle se demanda si c'était une punition. Avait-elle raté sa précédente mission ? Elle voulait que la vie coule de nouveau dans ses veines. J'ACCEPTÉ N'IMPORTE QUELLE MISSION dit-elle. Elle était disposée à tout. La lumière apparut. Elle se concentra pour noter les premiers indices de cette nouvelle mission. Il fallait analyser la situation le plus vite possible afin de s'adapter. Elle sortit un de ses yeux télescopique, observa. Tout était vert à l'entour. D'un vert tendre comme elle les aimait. Je suis au milieu des arbres ! Ses yeux palpèrent, reniflèrent. Non, ce ne sont pas des arbres mais des herbes. Je glisse au milieu des herbes ! Elle se concentra. Une bave abondante inondait le dessous de son ventre, ce qui lui permettait d'avancer. Son corps était souple, sans os. Son sens de l'observation sur son propre corps s'affinait. Elle ne cessait d'accumuler les indices. Mais toujours cette question angoissante : qu'attendait-t-on d'elle ? Malgré sa vitesse de déplacement limitée - d'après ces estimations elle n'avait parcouru qu'un centimètre - on attendait sûrement quelque chose d'elle ? Organiser une réunion ? Son œil renifla une matière onctueuse. Sa bouche s'avança, ses dents minuscules se mirent à mâchouiller. Certes elle n'avançait pas vite, mais la qualité de ses yeux compensait. Enfin, on lui donnait des ustensiles à la hauteur de ses ambitions. Ses yeux étaient des doigts et des nez en même temps. Elle bava abondamment, du liquide se répandit sous son ventre, elle se propulsa plus avant. Que se passait-il ? Quelque chose s'agitait derrière elle. Elle s'arrêta, sortit la tête de l'eau, reprit sa respiration. M'aurait-on mutée sans m'en avertir ? Elle se concentra. Récapitulons : quelque chose me propulse par derrière et tout en bas le sol est en carrelage bleu. Puis, il y eut une série d'actions dont elle ne comprit pas le sens et elle se retrouva autour d'une table, oui c'était une table ! Des ovales pâles étaient placés autour de cette table. Il n'y avait pas si longtemps, elle avait su le nom de ces ovales, mais elle avait oublié le mot. Ces ovales avaient une petite ouverture tout en bas

qui s'ouvrait, se refermait, produisait de la musique. Elle se demanda si elle aussi avait cette petite ouverture. Elle trouva cela disgracieux. Elle continua son observation. Au dessus de la petite ouverture se trouvait une sorte de protubérance, qui selon les ovales était plus au moins fine, épatée, crochue. Au dessus de cette protubérance, sans exception chez tous les ovales, deux choses papillonnaient. Au dessus des choses papillonnantes - décidément on aimait les effets d'empilements dans ce monde - des filaments, étaient plantés. Ces filaments plus au moins long, du blond platine ou brun foncé, étaient plantés sur le haut des ovales. Une chose attira son attention. Elle força sur ses yeux : sur l'un des ovales, aucun filament. Peut-être sa future mission, était-elle de transplanter certains filaments sur l'ovale sans filament ?! Elle reprit son observation : deux petites feuilles plantées de chaque côté de l'ovale terminaient l'animal « alors Madame, qu'en dites-vous ? ». Se tournant vers elle, une cavité s'était ouverte. Elle se demanda comment elle devait réagir. Devait-elle, comme elle l'avait fait dans une autre de ses vies, ouvrir sa bouche, attendre que ça s'approche, refermer sa bouche et mastiquer ? Devait-elle s'enterrer sous la table et ne plus bouger ? Elle ne comprenait rien à ce qui l'entourait. D'habitude, elle avait une sorte d'instinct mais dans cette vie, elle était totalement perdue. Rien ne faisait sens, les mots lui manquaient. Elle comprit qu'elle ne pourrait jamais se nourrir, jamais se déplacer, jamais s'adapter. Elle se sentit étrangère. Il n'y avait pour elle aucun avenir dans cette vie. Or, comme elle n'était qu'un être, elle dit haut et fort, croyant être entendue JE DEMANDE MA MUTATION.